

## **Le pays des autres de Leïla Slimani**

**Références : Editions Gallimard (folio) 2021**

*Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves*

Cher.ère.s collègues,

Comme l'an dernier, j'aimerais partager avec vous quelques pistes de lecture sur les livres nominés pour le prix littéraire des lycéens de l'Euregio, mais cette fois sous la forme de podcasts. Le principe est le même : j'aborde chaque roman avec une approche analytique et interprétative et des réflexions didactiques, mais aussi depuis ma position de lecteur qui a son avis propre sur un livre. Il est évident que ni vous, ni vos élèves ne sont supposés le partager. Entre nous, l'an dernier, ma préférence s'était portée sur un autre livre.

Commençons avec **Le pays des autres**, de **Leïla Slimani**. Un roman familial qui, comme il se doit, sera suivi d'autres tomes qui raconteront l'histoire des générations suivantes. Dans ce premier tome, ce sont les grands-parents qui sont au centre du récit – il s'agit ici des grands-parents maternels, puisque l'histoire est basée sur celle de la famille de l'autrice elle-même.

Le personnage principal, c'est Mathilde, une jeune alsacienne tombée amoureuse d'Amine Belhaj, un arabe séduisant - bien qu'elle le dépasse d'une tête - qui a combattu pour la France pendant la Seconde Guerre mondiale et a été stationné en tant qu'officier près de Mulhouse en 1944. Elle l'épouse en 1945, ce qui ne semble d'ailleurs pas du tout déranger son père, et, animée par une soif d'aventure et la tête pleine de clichés en tout genre, le suit jusqu'au Maroc où Amine a le projet de transformer un bout de terre dont il a hérité en une exploitation modèle. Les difficultés, désillusions et souffrances qui résultent de cette décision (celles du couple, mais aussi plus tard de leur fille Aïcha), constituent le récit central de cette **saga qui s'étend dans le premier tome jusqu'à l'année 1955**. Sur cet arrière-plan historique bien spécifique, les **personnages forment une fresque aux dimensions épiques**. Je vous en dirai plus dans quelques instants.

**On pourra commencer par étudier** les traits de personnalité, l'évolution et les destinées des **trois personnages principaux**. Se faisant, on pourra aborder le déchirement entre tradition et modernité que ressentent Amine et Mathilde, les humiliations qu'ils subissent et leurs excès de colère, leur ardeur, leurs rêves, leurs besoins de fuite, leurs échecs, bien que ce soit sans doute du côté de Mathilde que ces derniers soient le plus flagrants. On pourra ensuite étudier les peurs, les tourments et les aspirations de la petite Aïcha, enfant spéciale s'il en est, son évolution au fil des pages jusqu'aux pensées haineuses sur lesquelles se clôt le roman. Par ailleurs, on citera aussi le petit Sélim, qui vient compléter de manière assez anecdotique le trio que forme la famille Belhaj.

Autour d'eux gravite une **fresque de personnages auxquels on pourra s'intéresser dans un deuxième temps**. On pourra diviser cette tâche en plusieurs parties avec les élèves et, pour plus de clarté, indiquer les chapitres dans lesquels les personnages sont caractérisés plus en détail.

Il est aussi tout à fait possible de prendre le chemin inverse pour aborder ces personnages : les intrigues qui les concernent sont étroitement nouées dans les fils de l'histoire de la famille Belhaj et révèlent ainsi de précieuses informations sur ce qui leur arrive.

- On découvre d'abord **Mouilala**, la mère d'Amine
- puis **Omar**, son deuxième fils – il y a en a un troisième, manifestement atteint d'un retard mental, dont il est peu question,
- et **Selma**, la très jolie jeune sœur d'Amine,
- puis voilà **Dragan Palosi**, le médecin juif-hongrois,
- et sa femme **Corinne**,
- de l'autre côté il y a **Mourad**, l'ancien adjudant d'Amine,
- et **Tamo**, l'employée de maison,
- **Ito**, la mère de Tamo, son mari **Ba Miloud** et leurs sept filles,
- dont **Rabia**, partenaire de jeu provisoire d'Aïcha,
- **Sœur Marie-Solange**, l'institutrice qui joue le rôle le plus important dans l'éducation d'Aïcha,
- la rebelle **Monette**, seule camarade de classe avec laquelle Aïcha se lie d'amitié,
- puis nous avons **Roger Mariani**, colon français et voisin des Belhaj,

- la **veuve Mercier**, qui possède également des terres dans le voisinage, et **Driss**, son employé de maison
- et **Mademoiselle Fabre**, autre représentante de la nation française au Maroc, qui s'occupe de Selma,
- et enfin le **docteur** qu'appelle Amine pour soigner Mathilde qui souffre d'une crise de paludisme, dont on ne saura pas le nom.

Ai-je cité tous les personnages secondaires ? Absolument pas. On pourrait également parler de **Mehki**, le photographe qui prend un cliché de la jeune Selma et de son pilote français, et **Lucien**, le propriétaire du magasin qui expose la photo en vitrine, ce qui déclenche une catastrophe familiale.

Voici ce qui est déterminant dans le roman : **Slimani s'emploie à présenter chaque personnage, bien que dans des mesures différentes, et chacun d'eux est intéressant à sa manière. L'autrice agit dans une démarche quasi-omnisciente, en nous donnant accès non seulement à leurs modes de vie et leurs problèmes, mais aussi à leurs pensées. C'est ce changement de perspective qui nous permet de mieux comprendre la situation globale au Maroc au temps du Protectorat français entre 1945 et 1955.**

Évidemment, cette **polyphonie** (ainsi nommée dans une critique) nous amène à nous poser la question suivante : **quelle est la place de l'autrice ?** Elle est certainement du côté des femmes opprimées, dont fait aussi partie la conquérante Mathilde - bien qu'elle finisse par capituler, allant jusqu'à prononcer la confession de foi islamique - ce qui confère au roman un caractère féministe. Mais ce choix nous permet néanmoins de bien mieux comprendre les mentalités et les aspirations des Marocains et Marocaines à cette période de l'histoire (comprendre ne voulant pas dire approuver). Slimani ne suit pas un agenda politique et n'enferme pas le lecteur/la lectrice dans une représentation manichéenne de la réalité. Dans le portrait critique qu'elle fait des Français, elle ne se contente pas de se ranger du côté des nationalistes indigènes. Ce sont même ces derniers (par exemple Omar, personnage fanatisé) qui viennent consolider la domination masculine et l'oppression des femmes.

Dans un interview sur l'un de ces précédents romans, l'autrice s'était déjà exprimée sur la manière dont elle s'immerge dans les différentes manières de penser : « Nous ne nous

connaissons pas. Et je pense que nous restons un mystère les uns pour les autres. Et en tant qu'autrice, j'accepte cela. » („We do not know each other. And I think, that we stay a mystery to one another. And as a writer I accept that.“ <https://youtu.be/oqkfYoutVbA>)

Ce roman parvient à éclairer sous un nouveau jour un thème littéraire classique. Avec le déménagement de Mathilde au Maroc, **la thématique des migrations est, pour ainsi dire, prise à contrepied**. On pourra étudier cette particularité avec les élèves, par exemple au moment d'aborder le thème principal du roman.

À cet égard, on peut également se poser la question (toujours passionnante) du titre : **qui sont ces « autres » ?** En toute logique, on pense d'abord au peuple indigène marocain, par opposition géographique aux Alsaciens. Dans ce Maroc où elle est une étrangère, Mathilde va devoir se débrouiller. Cependant, le pays compte également des résidents français qui représentent l'hégémonie coloniale, et notamment des vainqueurs à qui les meilleures terres ont été octroyées. Du point de vue d'un bon nombre d'autochtones, le Maroc est un pays occupé de manière illégitime par ces autres. Et aux yeux de Mathilde, les autres ce sont aussi les Français, en particulier les mères des camarades de classe d'Aïcha qui ne veulent rien à voir à faire avec une femme qui a épousé un autochtone.

D'autre part, pour Amine, c'est l'Alsace qui représente le pays des autres. Bien que cet aspect soit relativement secondaire dans le roman, Amine reste un étranger aux yeux de son épouse alsacienne, et plus précisément encore : passant ses journées à travailler sur son exploitation, il *devient* peu à peu en un étranger pour Mathilde, capable de lui flanquer une gifle et, lorsque la situation dégénère pour Selma, de lui casser le nez pour la punir d'avoir été sa confidente, pour finir par menacer de tirer sur toute sa famille. En faisant appel à de tels stéréotypes patriarcaux, l'autrice révèle que ce sont aussi les hommes qui sont les autres dans ce pays.

Tout ceci participe à donner l'impression qu'une **sorte de nuage noir** plane sur le roman et que **les évènements et péripéties prennent presque automatiquement une tournure négative**. Le parcours de vie de Mathilde en est un exemple caractéristique : après son arrivée pleine d'espoir, les expériences décevantes ne tardent pas à s'enchaîner et elle finit par se soumettre au régime strict de son mari, même si elle tente longtemps de se rebeller. Cela vaut également pour l'expérience que fait Aïcha de l'école : elle conserve sa position de marginale mal-aimée, même lorsque ses aptitudes scolaires

l'autorisent à sauter une classe. Tout ce qu'Amine entreprend se solde systématiquement par un échec, par exemple lorsqu'il tente de se lancer dans l'élevage bovin et se fait avoir par un charlatan. Il en va de même pour Selma, qui, à la suite d'une passion fougueuse qui la laisse enceinte d'un enfant illégitime, se retrouve forcée d'épouser Mourad.

Ce principe négativiste s'applique également à des situations plus anecdotiques, par exemple lorsque Rabia revient gravement blessée d'un vagabondage a priori anodin avec Aïcha, ou lorsqu'une belle journée à la plage finit gâchée par la colère et la mauvaise d'humeur d'Amine. Présente à une des soirées où Amine se retrouve en temps normal seulement entourés de ses compères masculins, Mathilde finit par recevoir une gifle en guise de punition pour son comportement exubérant. Et le soir du réveillon de Noël pendant lequel Mathilde, par amour pour son mari et ses enfants, va jusqu'à voler un arbre et jouer les pères Noël, se termine sur une explosion de colère hystérique déclenchée par le fait qu'Amine ne lui ait offert qu'une paire de pantoufles démodées. La liste est longue... Ces situations ont fini par générer chez Aïcha un sentiment d'insécurité constant. L'une des phrases que la petite fille prononce peut alors être lue comme une vérité générale : **« De toute façon, tout finit toujours par tourner mal »** (p. 324). Conseil méthodologique : on pourra citer cette phrase en début de cours et laisser aux élèves le loisir de trouver et nommer des exemples eux-mêmes.

Sur cette toile de fond pessimiste, la question suivante s'impose : **des cultures et des intérêts aussi différents peuvent-ils seulement cohabiter en harmonie ?** Si l'on considère le « citrange » comme le symbole de cette tentative de rassembler les opposés (par exemple Amine et Mathilde), alors il reste peu d'espoir. Pour faire sourire sa fille, Amine avait greffé une branche de citronnier sur un oranger fantaisie dont il fait un constat accablant à la fin du roman.

*« que les fruits du citrange étaient immangeables. Leur pulpe était sèche et leur goût si amer que cela faisait monter les larmes aux yeux. Il pensa qu'il en allait du monde des hommes comme de la botanique. À la fin, une espèce prenait le pas sur l'autre et un jour l'orange aurait raison du citron ou l'inverse et l'arbre redonnerait enfin des fruits comestibles. »* (p. 398)

C'est ce même raisonnement qui s'exprime de façon plus radicale encore dans la bouche du médecin qui soigne la malaria et pour qui les métisses comme Aïcha sont le symbole

de la fin du monde qui approche (voir plus haut), une manière de penser qui n'offre aucune chance à une évolution vers des jours meilleurs.

Aïcha a-t-elle fait son choix entre les deux fruits lorsqu'elle se dit, en voyant brûler les maisons des Français : « Qu'ils brûlent [...] Qu'ils s'en aillent. Qu'ils crèvent » (p. 407) ? **C'est sur cette phrase que se conclut le roman**, mais nous ne devons pas oublier que ces mots sont une réaction aux humiliations que lui ont fait subir les mères et les filles de ces même Français à l'école, et pouvons continuer d'espérer que l'évolution d'Aïcha prendra un tour positif dans le deuxième tome. Mais c'est bien là le problème : le deuxième tome n'est pas encore sorti.

**La question suivante se pose donc : le pessimisme qui semble être la toile de fond de ce récit nous paralyse-t-il ?** Les mots « Ici, c'est comme ça. » (p. 24) qui sont souvent rétorqués à Mathilde peuvent aussi s'avérer démoralisants pour nous, lecteurs et lectrices. Ce n'est toutefois pas nécessairement un signe de piètre qualité littéraire ; souvenez-vous que le mythique roman familial « Les Buddenbrooks » repose entièrement sur l'échec de toute une génération.

Et bien entendu, il est aussi important de se demander comment l'intrigue est mise en œuvre d'un point de vue **créatif et poétique**. Tout d'abord, on pourra dire que le style de Leïla Slimani se lit très facilement. Certains le trouveront peut-être trop plat, d'autres s'étonneront de l'absence de strates symboliques (si l'on fait abstraction du « citrange » ou de la chevelure indomptable d'Aïcha). Néanmoins, on retrouve des **passages particulièrement limpides et marquants** tout au long du texte, dont je ne citerai comme exemple que la description de Sœur Marie-Solange (p. 138). Certains passages sont dotés d'une grande puissance évocatrice, par exemple quand Aïcha s'inquiète pour la santé de sa mère : « Elle s'agitait dans la maison, comme une mouche sous un verre » (p. 162). Ou à propos de Mourad : « Amine avait de la peine pour son aide de camp qui était piégé dans le passé comme ces insectes figés par l'ambre dans un éternel suspens » (p. 282) Et pour décrire l'existence de Selma avant la catastrophe : « Elle vécut comme une funambule, consciente que cette liberté n'aurait qu'un temps [...] » (p. 304) Et encore : « Meknès lui semblait si petite, comme un vêtement trop étroit dans lequel on étouffe et qu'on craint, à chaque geste, de voir se déchirer » (p. 308). Même si, je vous l'accorde, j'aurais préféré un « ou » plutôt qu'un « et » dans ce dernier exemple, parce que selon la logique, une matière qui étouffe ne se déchire pas si facilement.

Cela nous amène à évoquer les **faiblesses du roman**, qui à mon avis l'empêche d'accéder au panthéon littéraire. D'abord, les **différents thèmes abordés et intrigues du récit semblent parfois se perdre** ou ne sont abordés que brièvement, tout au plus. Quelques exemples :

- Mariani, le voisin d'Amine, veut l'aider à obtenir un tracteur mais on ne nous dit jamais comment et s'il y parvient.
- Dragan souhaite lancer une plantation d'orangers avec Amine. Nous ne saurons jamais si ce projet devient réalité. Plus tard dans le texte, Dragan semble toujours projeter d'exporter des oranges. Le rôle que joue Amine dans ce projet reste flou.
- Méfiante, Mathilde demande (à raison) pourquoi Dragan souhaite se lancer dans ce projet avec Amine plutôt qu'avec le prospère Mariani. La suite du récit n'offre pas de réponse à cette question (nous pouvons vaguement supposer que Dragan, en bon marginal, ne souhaite pas faire affaire avec les exploitants déjà établis).
- Mathilde accueille chez elle Rabia, qui vient de se blesser gravement. On ne saura rien de sa guérison. Plus tard, on dira au détour d'une phrase que Mathilde a acquis une réputation de guérisseuse depuis qu'elle a soigné Rabia.

Dans l'ensemble, on a l'impression que l'autrice a parfois manqué des outils nécessaires à la construction de son récit. **Ce serait un détail si ces différents thèmes et événements n'étaient pas présentés comme des éléments centraux du récits à leur première évocation, générant une certaine attente du côté du lecteur.**

**Sur le plan psychologique, certains détails sont également exagérés :**

**Les fantasmes sexuels de Mathilde**, désignés comme une « noirceur, qui était à elle » (p.357) par l'autrice, me semblent **complètement délirants** : lorsqu'un bombardement survient, au lieu d'aller se protéger dans la cave, elle monte à l'étage et se masturbe en imaginant que les soldats se jettent tous sur elle. Et après qu'Amine l'a battue et lui a cassé le nez, elle se donne à lui dans tous les endroits possibles et imaginables après lui avoir imposé le traitement du silence. Elle apparaît comme une personne névrotique qui a besoin de relations sexuelles extrêmes pour se calmer dans les moments où elle se sent menacée. Peut-être Leïla Slimani a-t-elle imaginé cette femme ainsi pour nous empêcher de nous identifier trop facilement à elle, mais on peut aussi y lire un **regard spéculatif sur la violence**. Et quand elle écrit plus loin « elle lui jeta à la figure sa luxure et sa beauté

de femme, son vice et sa lubricité » (p. 357), on est forcé de se demander de quelle beauté il s'agit, puisqu'il est question d'une femme brisée avec un « nez de boxeur » et « un visage d'un chien galeux » (p. 354) ?

Ensuite, **le cheminement de pensée d'Aïcha ne s'apparente absolument pas à celui d'une enfant**, même si ses grandes aptitudes scolaires peuvent l'expliquer en partie. Ainsi se demande-t-elle par exemple : « N'avaient-ils pas une vraie existence, tous ceux qui travaillaient dans les champs de son père? Ça ne comptait pas, cette façon qu'ils avaient de chanter, cette tendresse avec laquelle ils accueillait Aïcha pour leur pique-nique à l'ombre des oliviers ? Un demi-pain cuit le matin même sur le canoun devant lequel les femmes restaient assises des heures, inhalant une fumée noire qui finirait par les tuer » (p.68). Pendant l'une de ses promenades sur l'exploitation, on apprend qu'« Elle aurait voulu interroger la terre, lui demander de témoigner de ce qu'elle avait vu, des autres qui avaient vécu ici avant elle [...] » (p. 387). Quant à savoir si le vocabulaire d'une fillette de huit ans comprend le mot « crever » (qui est aussi le dernier mot du roman), on peut sincèrement se poser la question.

On peut également pointer une **petite incohérence dans le récit** : la date de naissance de Mathilde, 1925, ne correspond pas à l'affirmation selon laquelle elle aurait eu treize ans le 2 mai 1939.

Faire ainsi la liste des incongruités contenues dans le roman donne l'impression qu'elles sont nombreuses. Mais ces faiblesses altèrent-elles vraiment la **qualité du roman** ? La réponse à cette question ne peut être que subjective. À mes yeux, « Le pays des autres » reste un roman qui vaut la peine d'être lu et qui donne à voir de nombreuses facettes passionnantes d'un monde qui nous est inconnu, mais qui, à l'ère des migrations et de la mondialisation, ne nous est peut-être pas si étranger et si lointain que cela, malgré la distance historique.

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2022 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.  
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Emeline Berton*